

nous avons lu... ■ nous avons



Qui lit petit lit toute sa vie. *Rolande Causse*, Albin Michel, Coll.: questions de parents, 348 p., 17€

Auteur de littérature jeunesse, Rolande Causse propose dans cet essai un parcours de vie de lecteur du berceau à l'adolescence, ce livre-guide donne une foule de conseils aux parents pour éveiller la curiosité et susciter le goût et l'envie de lire à tous les enfants même à ceux qui ont « décroché ».

Toute sa réflexion porte sur le comment et le pourquoi donner le goût de lire au tout-petit afin qu'il devienne un lecteur adolescent puis adulte. Elle démontre que le désintérêt pour l'écrit n'est pas une fatalité et qu'en agissant dès le plus jeune âge on peut réussir à captiver l'enfant avec le livre et assoier des habitudes de lecture durables.

Elle apporte des réponses à ce questionnement fondamental : pourquoi lire ? Qu'apporte la lecture ? Elle prêche en convaincue bien sûr, mais elle fait là un travail de militante de la lecture par cet ouvrage de

« vulgarisation » et propose aux parents de pratiquer une « maïeutique douce » pour faire passer le message .

Les thèses développées sont simples : rappel de la nécessité de « bain de lecture » dès les premiers mois de la vie, le rôle de lien du livre : lien intergénérationnel, lien transitionnel, lien relationnel, lien entre l'intérieur et l'extérieur..., les apports de la lecture dans la construction intellectuelle, affective, sociale de l'individu .

Rolande Causse présente minutieusement, en s'appuyant d'une part sur des exemples de livres et d'autre part sur des témoignages d'expérience d'enfant avec le livre, les différentes étapes de cette nécessité à entrer en lecture.

La deuxième grande partie du livre est consacrée à la « Bibliothèque idéale » - choix établi avec Arlette Calavia, conservateur de médiathèque jeunesse à Limoges - choix subjectif « *répondant à la volonté de prolonger la lecture-partage* » dans la direction de l'ouverture à la réflexion, à l'imaginaire, à la poésie, à la mémoire, à l'artistique « *pour construire et faire que l'homme reste... humain et généreux* ». Les présentations des ouvrages choisis sont rapides, peu précises, lyriques, les résumés parfois absents, peu de références à l'âge.

Cet essai est structuré comme une liste de bonnes raisons et de conseils, émaillés d'encadrés résumant le paragraphe ou relatant des anecdotes ou indiquant succinctement la bonne démarche à mettre en place...

Aucune illustration, de nombreuses références en bas des pages, peu de place laissée à la présentation de revues et de documentaires, les bandes-dessinées sont le parent pauvre de cette étude (lectures par défaut pour mauvais lecteurs ou lecteurs débutants).

Il est également très dommage que ces affirmations ne soient pas plus étayées, qu'elles ne prennent pas plus appui sur des références de professionnels du livre et de la lecture ; lorsque R. Causse cite une étude faite par des chercheurs, c'est d'une manière très générale, ni datée, ni référencée précisément.

Cela reste un ouvrage de vulgarisation très grand public, sans jargon de professionnel, abordable par tous les parents soucieux de l'épanouissement de leur enfant, ce qui est le but recherché par cette collection : offrir des réponses accessibles et compréhensibles par une majorité.

Annie VUILLERMET ■■■



Littérature de jeunesse, incertaines frontières : colloque de Cerisy de la Salle, juin 2004. *Textes réunis et présentés par Isabelle Nières-Chevrel*, Gallimard jeunesse, 2005, 329 p., 18,50€

Voilà un livre que j'avais d'emblée envie de lire, c'est certain, mais il faut surtout dire que l'intérêt s'est maintenu au fil des vingt-deux contributions et des six présentations de thèses, et que je suis vraiment ravie de cette lecture. Pourquoi ?

Cet ouvrage propose une densité d'analyses ou de témoignages qui offrent tous deux axes culturellement très intéressants : une large couverture historique, qui puise dans les décennies ou siècles antérieurs sans négliger les années les plus récentes, et une réelle attente existe sur ce qui s'est produit depuis 1980 ; de nombreuses propositions bibliographiques, tant de livres de jeunesse que d'analyses, qui débussent ce qui n'a pas pu être repéré et renforce la curiosité vers d'autres lectures formatrices.

Les contributeurs sont d'origines professionnelles variées (maîtres de conférences, professeurs d'université, sociologues, auteurs, illustrateurs, éditeurs, spécialistes de la littérature de jeunesse, bibliothécaires et formateurs de bibliothécaires, libraires...) et les organismes spécialisés en jeunesse étaient impliqués dans ce colloque (Institut Charles Perrault, La Joie par les Livres, L'Art à la page).

Mais alors, le sujet : les incertaines frontières ? Comment (et le faut-il) cerner la littérature de jeunesse ? Quelles sont ses passerelles avec « la » littérature, quelles sont ses spécificités, ses rigidités, ses évolutions ?

Frontières des âges et frontières marchandes, frontières des genres littéraires, mais aussi des genres masculins et féminins, frontières esthétiques (frontières « du beau et du moche »), frontières morales, mais aussi frontières entre prescription, censure et autocensure, ou frontières entre lectures privées et lectures scolaires, frontières géographiques ou pas... Le tour d'horizon est large, et il me sera impossible de vous faire traverser chacun des espaces, ce qui est d'ailleurs fait dans l'introduction, si certains veulent avoir un aperçu (p.15 à 27). On analyse les ouvrages de littérature de jeunesse, l'évolution du public concerné et le discours des auteurs-illustrateurs, mais on analyse aussi le discours des critiques, ce qui n'est pas sans intérêt !

Cécile Boulaire propose ainsi un « *bref historique du beau et du moche* » de 1968 à 2000, faisant émerger des critiques parues dans La Revue des livres pour enfants les critères de jugement successifs, et constatant que l'évolution tient à l'arrivée de nouveaux rédacteurs et donc de nouveaux regards sur les images. Du clair et joyeux représentatif d'une certaine vision de l'enfance, on recherche ensuite l'original (terme plus positif qu'« inhabituel »), puis la drôlerie des images, avant de s'intéresser à leur force expressive, à leur puissance, voire à la « *violence chromatique et graphique* » (de Tomi Ungerer, par exemple). L'attention se porte peu à peu sur les techniques et les matériaux, d'autant que les beaux-arts trouvent leur place dans la littérature de jeunesse. L'album commence à avoir sa propre autonomie, ses propres références internes, ses propres auteurs-illustrateurs : « *d'une production, on passe à une œuvre* » et la notion de style apparaît. Les effets de mode également. Ils ont suivi notamment la révolution esthétique introduite avec réussite par les éditions du Rouergue en 1993. L'écart avec les normes académiques est au summum lorsque surgit un « *goût chromatique nouveau* » pour « *le noir, le sale et le mal fait* ».

Cette analyse du changement de regard me semble se prolonger en filigrane tout au long du livre au travers de deux « motifs » particuliers (et sans doute pas tout à fait nouveaux, mais intéressants à voir ainsi analysés et mis en cohérence dans un refus de simplification) : le « feuilleté » (si je peux me permettre) de l'auteur et du lecteur et le caractère kaléidoscopique de certaines approches actuelles.

Le roman d'aventures permet tant un passage de l'enfance à l'âge adulte qu'une « *voie de l'âge adulte à l'enfance, un retour nostalgique et régressif vers ce point mythique où se situait la puissance (...), [la puissance] de celui qui est encore essentiellement en puissance, parce qu'il n'est pas encore actualisé.* » (p.50).

Françoise Ballanger déclare que « *le bon livre pour enfants est celui qui permet une lecture adulte réussie* » (p.239). Il y a alors « *dédoublément du lecteur* », le livre mobilisant « *conjointement plusieurs instances lectrices* », et permettant la « *coexistence de la jouissance et de la distance* ». Le « *plaisir redoublé devient d'ordre esthétique* ».

Isabelle Nières-Chevrel, dans sa contribution sur la transmission des valeurs, insiste sur les ambivalences de la fiction et sur ce dont doutent souvent les enseignants en formation, par exemple : « *l'imaginaire a sa logique propre* », « *les écrivains reconnaissent volontiers qu'il y a toujours plus dans leurs textes que ce qu'ils savent y avoir mis* » et il peut exister dans les textes un « *discours second qui met en résonance les espaces du désir de celui qui lit et de celui qui écrit* » (p.155), ce qui renforce la dimension littéraire.

On dit des enfants qu'ils sont pris dans un « *puzzle de références* », dans une « *multiplicité d'influences contradictoires* » : « *prescriptions scolaires ou parentales, conseils amicaux et publicité jouent alors un étrange ballet* » (p.62). En même temps, dans les albums sortis après 1980, ils sont parfois soumis à « *l'entremêlement des énoncés* » et à la « *complexification de la lecture* » du fait d'une mise en page renouvelée et par une « *expressivité plastique* » donnée au

texte lui-même (livres parus aux éditions du Rouergue, livres de Christian Voltz et de Béatrice Poncelet, par exemple). Il est question de « *polyphonie narrative* » (p.94), ou d'approches polysémiques (p.197). Béatrice Poncelet dit vouloir « *offrir des parcelles de miroir* » (p.208).

Lorsque Denise von Stocker-Bridel rapporte les études menées sur la représentation des genres masculins et féminins dans la presse et le littérature enfantines et qu'elle évoque les contre-mesures proposées, elle dit leur préférer « *la dimension littéraire visionnaire qui se nourrit (...) de l'imagination ludique et poétique de l'artiste* », elle reprend l'idée d'Hélène Montardre d'« *inventer une nouvelle image du personnage féminin* » sans le transformer en « *garçon manqué* », elle préfère les auteurs qui « *ont su trouver un langage palpitant et nuancé afin de rendre plus visible la complexité du monde* », qui développent « *des formes littéraires et des techniques narratives qui ne réduisent, ni ne simplifient, ni ne dénoncent la problématique, mais qui, au contraire, tiennent vraiment compte des multiples facettes de l'existence féminine aujourd'hui.* » (p.196)

Jean Perrot montre, lui, à propos du livre d'André François *Patapoufs et filififs*, comment il a été amené à découvrir des indices successifs « *à partir des théories d'une époque donnée, dans les à-coups, les aléas et la fièvre de la découverte, dans l'affinement de la soif de connaissance* » (p.232) afin de tirer « *tout le profit possible* » des « *ambiguïtés d'une œuvre* », bien loin de l'envie de vouloir les réduire.

Annick Lorant-Jolly souligne que le kaléidoscope dans lequel sont pris les enseignants leur fait jouer « *un jeu de rôles complexe* », « *entre transmission, prescription et médiation* », et qu'il leur faut s'appuyer sur les autres professionnels du livres et médiateurs.

Dans l'introduction, Isabelle Nières-Chevrel déclare que l'album est « *le seul grand genre que la littérature de jeunesse aura sinon radicalement inventé, du moins mené à un degré*

d'élaboration artistique sans équivalent dans le champ de la création destinée aux adultes » (p.11) et l'on constate au fil des pages l'importance prise par le visuel (les invitées telles Sara et Béatrice Poncelet en témoignent). On remarque aussi le rôle du rythme introduit tant dans la mise en pages que dans la lecture qu'elle induit, alternant attitude dynamique (tourner les pages) et attitude statique : « *les images en double-page (...) incitent à l'arrêt* », le parcours dans les livres se vit comme « *une visite d'exposition* » (p.135), « *les livres doivent nous contraindre à ralentir, à vivre en quelque sorte* » (Annie Renonciat).

Mais pourquoi avoir accordé si peu de place à l'écriture des textes ? Certes il est question de typographies et de place du texte dans la page, certes est cruellement rapportée la différence entre « *écrire* », ce que sont censés faire les auteurs de littérature et « *écrire pour* », ce que disent certains des auteurs pour la jeunesse ; certes on évoque, à la suite de Philippe Dumas, le « *travail de limage progressif jusqu'au moment où l'on ne peut plus rien retirer* » (p.130) ; certes Marie-Aude Murail expose avec force la dimension importante du personnage et du choix du genre fictionnel ou documentaire ; Laurence Kieffer déclare, elle, dans sa présentation de l'évolution de la production anglaise qu'à « *force de littérature thématique, on finit par tuer la fiction* » et qu'il « *s'agit [actuellement] de vendre des histoires à thème plutôt que de la littérature* » (p.298). Elle précise, bien sûr, que tous les auteurs ne sont pas victimes du passage de l'offre d'un auteur à la recherche d'une efficacité de marketing. Peut-être un autre colloque s'intéresserait-il spécifiquement à cet aspect non négligeable de la littérature de jeunesse : l'écriture du texte.

Annie JANICOT ■■■



LQR (Lingua Quintae Respublicae).

La propagande au quotidien.

Éric Hazan, Raisons d'agir, 122 p., 6€

Petit bréviaire des idées reçues en économie. Les Éconoclastes.

La Découverte/Poche, 272 p., 11€

Les nouveaux chiens de garde.

Serge Halimi. Éd. Liber - Raisons d'agir.

155 p., 5,7€

Dans les temps maussades qui sont les nôtres, on voudra bien excuser un LU qui n'analyse pas un ouvrage afin d'en discuter la thèse, les limites et les apports mais se contente de dire le bien que procure encore la lecture de quelques livres qui ramment à contre courant. Juste pour attirer l'attention sur eux au cas où les incitations des amis n'auraient pas été suffisantes.

D'abord, aux éditions RAISONS D'AGIR, pour 6€, un petit livre d'Éric Hazan sur la propagande au quotidien : LQR (*Lingua Quintae Respublicae*). Cet auteur nous avait déjà réjoui en 2002 avec *L'invention de Paris* (Seuil) dont la 4^{ème} de couverture se terminait ainsi : « *les vrais héros du livre, ce sont des anonymes, les architectes du désordre qui, de génération en génération, se sont transmis l'art d'empiler les magiques pavés, au faubourg Saint-Antoine en prairial an III, au cloître Saint-Merri en juin 1832, au clos Saint-Lazare en juin 1848, à Belleville en mai 1871, au quartier Latin en mai 1968, démontrant chaque fois - et plaignons ceux qui croient la série close - la force de rupture de Paris* ».

Il s'intéresse donc cette fois à la langue du pouvoir et des médias par laquelle se domestique l'opinion publique ; et notamment à tous les mots du prêt à penser : *partenaires sociaux, feuille de route, citoyenneté,*

exclusion, consensus, solidarité, ensemble, etc. De quoi passer en revue ce qui énerve ! Soit, par exemple, le mot *crise* : « Une réforme est souvent présentée comme le moyen de sortir d'une crise. Mot-masque issu du vocabulaire de la médecine classique : la crise est le bref moment - quelques heures - où les signes de la maladie (pneumonie, typhoïde) atteignent un pic, après quoi le patient meurt ou guérit. Étendu à l'économie et à la politique, le terme de crise a longtemps désigné à juste titre un épisode grave mais limité dans le temps : la crise de 1929, si paradigmatique qu'on l'appelle encore parfois 'la Crise', fut un moment d'exception où on vit des banquiers sauter par les fenêtres - ce qui ne s'est malheureusement jamais reproduit. » Il fallait le dire ! « La dérive du mot, actuellement employé à contresens, n'est pas innocente : parler de crise à propos du logement, de l'emploi, du cognac ou de l'éducation n'implique pas que leurs problèmes vont être résolus à court terme. Chacun sait qu'ils sont tout à fait chroniques mais l'évocation d'une crise, terme auquel continue de s'attacher malgré tout la notion d'une temporalité brève, contribue à calmer les impatiences, ce qui est bien l'un des buts des euphémismes de la LQR. »

Car, il s'agit bien d'éviter les « mots du litige », de cacher que « dans démocratie, il y a *kratos* qui signifie la supériorité, la victoire (...), la victoire d'une partie de la cité sur une autre », cacher qu'il faut renoncer « au fantasme d'une cité une et indivisible ». Ainsi remplace-t-on les exploités par les exclus « car il n'existe pas d'exclueurs identifiables qui seraient les équivalents modernes des exploités du prolétariat. » Lequel prolétariat n'existe plus depuis qu'en « appeler aux prolétaires (de tous les pays) passe aujourd'hui pour une bouffée incontrôlée de nostalgie du goulag. » Pacifions, pacifions...

Un second livre permet de questionner quelques idées reçues en matière d'économie. Publié à La Découverte/Poche (11€), ce *Petit bréviaire des idées reçues en économie* a été écrit par les Éconoclastes, pseudonyme d'un collectif d'étudiants en économie (notamment de Paris 1 et des ENS d'Ulm et de Cachan rejoints par plusieurs

professeurs) et qui jugent l'enseignement de l'économie autiste, c'est-à-dire coupé des réalités, excessivement mathématisé et monolithique. Bréviaire en 25 chapitres dont le simple énoncé vous hérisse le poil chaque matin lors des commentaires journalistiques de l'actualité. Au hasard : « La privatisation des services publics est une nécessité » ; « Déréguler, c'est faire jouer la concurrence, et donc faire baisser les prix » ; « La Bourse, on ne peut pas s'en passer » ; « La mondialisation est un phénomène inéluctable et sans précédent » ; « Les politiques d'ajustement structurel sont la clé de la croissance et de la prospérité pour les pays en voie de développement » ; « Les charges sociales sont l'ennemi de l'emploi » ; « Les minima sociaux sont source de 'désincitation' au travail » ; « L'endettement public est le fardeau des générations futures » ; « Avec l'évolution démographique actuelle, un système public de retraites par répartition n'est plus tenable » ; « L'efficacité économique est un préalable à la justice sociale » ; « Dans les sociétés libérales, les individus gagnent ce qu'ils méritent »...

Toutes les réponses (la suite sur leur site : <http://mouv.eco.free.fr>) sont formulées ici de manière modeste, sûrement pas pour imposer un autre ordre économique ou un programme politique mais déjà pour faire valoir que, dans la réalité, ce n'est simplement pas vrai, ça ne marche pas, on n'a pas le droit « scientifique » de le dire et qu'il faut alors se demander quelles motivations ont ceux qui matraquent quotidiennement de telles thèses dès lors qu'ils ne sont pas ignorants.

Aussi, finira-t-on par le petit livre de Serge Halimi : *Les nouveaux chiens de garde* (éditions Liber - Raison d'agir, 5,7€). Quel point commun y a-t-il entre Michel Field, Claire Chazal, Alain Duhamel, Jean-Marie Cavada et PPDA ? Même si on a l'impression qu'on le sait et le souvenir d'avoir déjà lu la première édition de ce livre, cette publication (2006) est une permanente nouveauté. Comment peut-on en être là et parler encore de démocratie ?

Il y a sûrement quelque chose à faire !
Donc à lire...

Jean FOUCAMBERT

Dans la vente des livres, on note deux phénomènes récents. D'un côté, la demande se concentre sur un petit nombre de titres (*Da Vinci Code*, *Harry Potter*...), de l'autre on constate un éparpillement des ventes sur l'ensemble des catalogues.